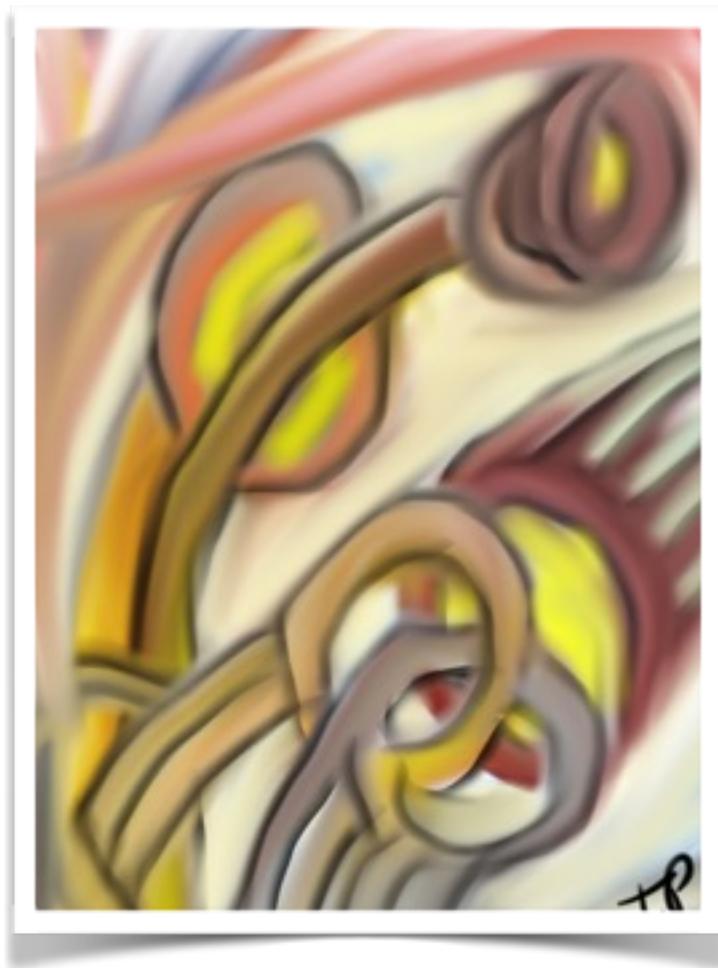


Thierry Piras

- Acheminement à l'acte du penser -

« Du héros, d'un temps à l'autre »



Août 2015

Thierry Piras - Psychanalyste

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.

Toute reproduction interdite sans l'accord de l'auteur.

www.enpasseeanalytique.com

Si Freud a choisi une figure de la mythologie grecque pour camper sa révélation des affres d'une libido infantile, comment ne pas poursuivre, en toute modestie sa trace, en plaçant le concept de héros au cœur d'une investigation à l'autre. Je ne reviendrai que modestement sur l'allusion que le fondateur de la psychanalyse fit de la défaite de Méduse devant Persée, pour en comparer sa décapitation à la castration. Grâce à son bouclier, ou plutôt à celui d'une déesse, il regarda la Gorgone dans le reflet et put la tuer sans être changé en pierre. N'est-ce pas là encore une turpitude d'une vision caricaturale d'une femme toujours pernicieuse et dangereuse, prompte à pétrifier du regard toute pulsion à son égard d'un visiteur forcément masculin ? Si Persée avait été un héros féminin, aurait-elle dû se résoudre à la ruse pour vaincre Méduse; et d'ailleurs fallait-il la vaincre? De quel mal aurait été affublé l'homme pour qu'il dût se préserver du regard du monstre, de la femme? N'est-il pas possible de s'interroger, non sur la castration, mais sur cette image d'un autre à décapiter, surtout si cet autre est femme? Le héros grec, demi-dieu, est le plus souvent connu et reconnu par la qualité de ses actions toutes plus spectaculaires les unes que les autres. Il est confronté, tout au long de ses quêtes à des monstres aussi divers qu'il peut effectivement terrasser pour sa plus grande notoriété. Si Méduse en quelque sorte stigmatise le danger de la femme ou bien de la mère, c'est en la réduisant, en la décapitant que l'on se préserve de son pouvoir de figer. Pouvoir qui n'est pas sans nous convier à la table du désir d'ailleurs; l'acte de figer ne s'instaure-t-il pas d'une corrélation à l'érection? Et dans ce cas, Persée ne nous conduirait-il pas sur la trace d'une angoisse à la virilité que la femme pourrait à la fois susciter et réduire par la satisfaction ? La détumescence ne serait-elle pas alors cette décapitation d'une puissance phallique masculine toute réelle, mais au combien illusoire dans la durée? Les aléas de la « bandaison », comme le *for-da* marquerait le mouvement combinatoire d'une gestion de l'angoisse de dépossession de l'identité. Héraclès, quant à lui, dans un de ses travaux se trouve confronter à l'hydre dont les têtes repoussent une fois coupées. C'est par l'intervention de son neveu Iolas qui lui apporta un tison, qu'il cautérisa les têtes coupées et qu'il pu vaincre le monstre. Rappelons que quand toutes les têtes furent coupées, il se débarrassa de la tête immortelle en l'enfouissant sous un rocher.

Cette lutte, contre autant de monstres à connotation phallique ne signerait-il pas encore ici, une tentative pour contrôler l'univers pulsionnel. Terrasser le monstre ou terrasser la part du monstre en soi, comme dans la phase phallique qui mène l'enfant sur les rivages monstrueux du désir désirant de la mère. Tout comme le héros grec d'antan, le jeune enfant doit sortir vainqueur de mirages de la fonction phallique. Qu'il soit garçon ou fille d'ailleurs, il est enserré dans les mailles d'un filet de mascarades. Quant à Thésée et le

Minotaure, l'illustration est faite de nouveau de la défaite du monstre et des capacités du héros, tant de vigueur que de ruse ou de malice. À part Atalante, tous les héros sont masculins et présentent au-delà des récits épiques, que sauront suivre notamment les héros arthuriens au Moyen Âge, une lecture de tourments. Ils animent l'âme et l'esprit de ceux et celles qui s'agitent pour masquer leurs faiblesses dans une myriade de victoires le plus souvent liées à la force, la brutalité et la mort de l'autre. Il convient de nous interroger sur cette part de l'autre à vaincre, et à tuer pour s'embellir d'une force et d'une notoriété auprès encore, d'autres et d'autres.

Retrouvons le labyrinthe, non de Minos et de son Minotaure, mais celui de l'économie psychique. Là aussi, un héros se confronte à l'ensemble des monstres, dont l'emblème de l'autre n'est pas le moindre. La scène n'est pas tirée d'Homère ou de Pindare, ni d'Ovide ou encore d'Eschyle, mais de la scène analytique, de l'expérience analytique qui conte l'épopée d'un analysant dans sa traversée des mystères de l'inconscient. Certes, il lui faudra aussi comme Ulysse se garder du chant des sirènes que seront ses propos divers à toujours l'éloigner de la libre association de paroles. S'il n'est pas changé en porc comme les compagnons d'Ulysse, la sorcière qui peut le perdre se nomme sous les appellations multiples que peuvent prendre l'angoisse et la jouissance. Son animalité, jamais bien éloignée, ne peuvent être que ses comportements et attitudes sous le joug des pulsions dévorantes, et de possession et de dépossession d'une puissance tout illusoire. À l'inverse des héros des cités grecques anciennes, le héros moderne de la rencontre avec ses tyrans n'est pas mandaté par un quelconque roi, mais par la volonté de sortir d'une souffrance vécue. Dans cette quête qu'il décide d'entreprendre en psychanalyse avec un autre héros, qu'est le psychanalyste, il traque des monstres dont il n'a pas même connaissance. Les premiers seront représentés par les manifestations pulsionnelles, les autres plus subtiles et mystérieuses prendront forme de l'innocence et de la volupté du désir, de l'amour, mais aussi de l'arrogance et de l'angoisse d'abandon. Comme toutes chimères de la mythologie, la libido, l'essence d'une sexualité infantile non totalement, ni accomplie ni dépassée, continuera de le tourmenter au travers de ses névroses, perversions ou psychoses. Comment, comme dans une descente au plus profond du Tartare, ne serait-il pas confronté aux tourments d'une distance traumatique, à ce que Parménide dans son Poème qualifiait du « ἐστι » ou « est »? L'expérience analytique devient en quelque sorte sa descendre au monde d'Hadès, au plus profond de ce qu'il croit savoir de lui, pour y découvrir ce qui, justement faisait absence à sa connaissance et à son vécu. Enchainé au rocher d'une mascarade du conscient, il se dévore lui-même, sans aucune punition que celle de l'acheminement à l'acte du penser.

La traversée de l'Achéron conduite par Charon sous la forme d'un analyste, le mène dans les densités de son enfer, duquel on ne revient que « parlé » des vertus de héros mythique. Ce fleuve, bien entendu n'existe que comme allégorie ici du langage prompt à rompre la barrière du dire, pour permettre à l'analysant le retour de ses enfers d'ignorance. Si le grec ancien versait à Charon une drachme pour prix de la traversée, l'analysant verse dans l'expérience analytique son innocence et son courage. Le grec ancien nous offre une similitude d'homophonie entre éros et le héros : ὁ ἔρως amour, passion. Il est aussi le dieu de l'amour - ὁ ἥρως : le héros. Ce qui pourrait nous amener à envisager la recherche de ce qui dans le rapport à la libido distille comme traumatisme à l'image identitaire (voir le texte de Freud en annexe). L'analysant est-il le héros ou bien le Hérault d'éros, et ce dans la fonction phallique et dans ce qu'il peut reproduire ensuite avec un partenaire? Si la réponse ne semble que mener à l'impasse de tout discernement dans le rapport de substitution au phallus manquant de la mère, il en serait de même dans tout fonctionnement « de sexe » avec un partenaire.

D'un trouble, à n'en pas douter comme étant celui du manque et de l'emprisonnement à l'autre, l'analysant construit son regard de Gorgone. Certes, il ne fige personne au sens littéral, mais ce regard n'en porte pas moins les séquelles de carence à toute saisine véritable, du désir et de la jouissance. Installé dans l'expérience analytique, au fil des séances qui ne s'assemblent que par le chaos apparent de la raison de comprendre, il porte comme Méduse, les serpents d'une fonction phallique toujours en éveil et en émois. Y aurait-il alors de différence entre l'éros/héros, masculin ou féminin, confronté à cette attirance à l'inconnu qu'est l'autre. Quel que soit le sexe anatomique de cet autre, il ne peut que demeurer l'autre sexe, l'autre de sexe, et enfin l'espace apotropique (ou apotropaïque), censé écarter l'ennemi potentiel. L'éros ou amour-passion agit de telle manière, que la fascination de l'un à l'autre ne puisse conduire à terme qu'à une répulsion, ou séparation. Que la fin de la tension érectile ou tout orgasme marquerait comme césure et comme conjonction à la fois. La différence sexuelle, au-delà d'une véritable mythologie, comme différence anatomique, instaure en fait une combinatoire révélant la complexité d'un un à l'autre, comme d'un un à un autre un. La différence ne provenant pas d'une quelconque complémentarité anatomique, en vue de la procréation, mais du constat que la mèmeté s'impose dans l'espace de l'être au-monde. L'éros devient le héros, plus uniquement et spécifiquement, d'un accouplement destiné à la reproduction de l'espèce à se maintenir. Mais il s'érige comme l'étandard, certes toujours de puissance, mais de celle de la révélation à l'autre, dans le sens où il doit certifier l'être et non plus seulement le biologique. L'individu se construit bien dans l'intégration de la différence des sexes, tout en

ramenant à une prudence à laquelle nous convient les transgenres et surtout les hermaphrodites ou intergenres. Mais cette différence invite à ne pas passer uniquement sur la différence anatomique; l'altérité concerne et implique le psychique et disons-le l'âme. L'analysant « coincé » dans un corps anatomique qui ne correspondrait pas à son ressenti, n'est-il qu'un malade qui s'ignore ou bien plus, hélas pour les normalisateurs, un malade de la mémété/altérité. Dans ce conflit intra-psychique, la chirurgie et la chimie ne peuvent résoudre le chemin que seul le héros de l'éros devra accomplir. Et cela non pas pour satisfaire à une norme morale, mais pour devenir le héros de sa vie, et non celui de représentations. L'Oedipe ne nous parle pas que des pulsions du petit garçon ou de la petite fille pour un ou deux de ses parents, mais il fait l'Odyssée de sa marche à l'identification de ce qui serait l' « est » pour lui. Dans une confrontation hétérosexuelle, homosexuelle ou bien encore transgenre, l'enfant tente à partir des pulsions libidinales qui l'assaillettent de se convertir à la dimension de l'être. Toutefois, il ne possède pas de référent sur cette dimension d'un lui-même à découvrir au-delà de toute démarche consciente ou inconsciente d'ailleurs. Ce « est » le transcende, mais l'anime tout autant dans des manifestations que l'éros semble contenir et provoquer tout entier. S'il n'est pas question de remettre en cause les théories de la sexualité de Freud, il convient d'en élargir le champ à ce qui fonde l'individu dans son essentiel. Ne plus seulement considérer ce qui serait son objet de désir, c'est entreprendre le chemin de l'examen de l'autre nonobstant la nature ou le genre qui le caractérise, mais sur l'existence même des déterminants que sont l'altérité et la mémété. Le stade du miroir, marque l'abandon de la croyance en l'image et l'intégration de la différence existentielle, l'individu comme étant. La différenciation de l'autre, la mère, l'inscrira progressivement dans l'errance à l'être. Les conflits autour de l'altérité, c'est à dire l'intégration plus ou moins réussie de l'un-en-plus ; de cet autre un que lui, vont construire et conditionner son rapport à toute identification. L'identité sexuelle, physiologique et ressentie n'étant alors qu'un des axes de son acheminement à la compréhension de ce qui l'anime comme être au-monde. La fonction phallique, si elle nous mène sur les chemins escarpés de l'éros, n'en parle pas moins du héros qui sommeille en chacun de l'individu qui consentirait à franchir le voile d'une vérité première, celle du doute, de l'insaisissable. De ces contrées quasi mythologiques, où le langage fait rupture et absence, mais où la langue de la libre association fait révélation de ces « trous » dans cette chaîne de savoir, à ce qui « est ».

Il manque un autre personnage à cette saga, à la fois monstre et héros, le psychanalyste. Il est tout autant l'incarnation de l'éros, support pour l'analysant du transfert. Il faudra bien le terrasser à la fin de la joute, dans ce qui deviendra, dans la langue des mots après celle

du désir, la fin de l'analyse. L'analyste demeure jusqu'au terme de l'analyse et parfois même après le héros de l'analysant. N'a-t-il pas rempli son rôle « de sujet supposé savoir », et devant permettre ainsi la véritable rédemption de l'individu qui pris place sur le pont de la trirème, sans donner libre cours au chant des sirènes, ici l'illusion de l'éros? Ne pourrions-nous pas aussi nous demander, si l'analysant n'était pas aussi une sorte de héros pour l'analyste. Le héros d'un langage conquis de haute lutte; le héros ayant terrassé les monstres de toutes les mascarades de la langue, pour parvenir à s'offrir sur le plateau de la révélation, la tête du dire. Si le refoulé fait retour, c'est à n'en pas douter dans les fumerolles de l'enfer des souffrances, déchirées, de séance en séance avec la surprise, du surgissement d'un autre monstre celui-ci merveilleux, mais tout aussi épouvantable, le savoir du désir, le savoir de l'autre.

Annexe

Freud - La tête de Méduse

(1922)

Nous n'avons pas souvent tenté l'interprétation de figures mythologiques individuelles. Pour la tête coupée de la Méduse, qui provoque l'horreur, cette interprétation est à portée de main.

Décapiter = castrer. L'effroi devant la Méduse est donc effroi de la castration, rattaché à quelque chose qu'on voit. Nous connaissons cette circonstance par de nombreuses analyses, elle se produit lorsque le garçon, qui jusque-là ne voulait pas croire à la menace, aperçoit un organe adulte, entouré d'une chevelure de poils, fondamentalement de la mère.

Si les cheveux de la tête de Méduse sont si souvent figurés par l'art comme des serpents, c'est que ceux-ci proviennent à leur tour du complexe de castration et, chose remarquable, si effroyables qu'ils soient en eux-mêmes, ils servent pourtant en fait à atténuer l'horreur, car ils se substituent au pénis dont l'absence est la cause de l'horreur. Une règle technique - multiplication du symbole du pénis signifie castration - est ici confirmée.

La vue de la tête de Méduse rend rigide d'effroi, change le spectateur en pierre. Même origine tirée du complexe de castration et même changement d'affect. Car devenir rigide signifie érection, donc, dans la situation originelle, consolation apportée au spectateur. Il a encore un pénis, il s'en assure en devenant lui-même rigide.

Ce symbole de l'horreur est porté par la déesse vierge Athena sur son costume. Avec raison, car elle devient par là une femme inapprochable qui repousse toute concupiscence sexuelle. N'exhibe-t-elle pas l'organe génital de la mère, qui provoque l'effroi? Les Grecs, avec leur homosexualité généralement forte, ne pouvaient manquer de posséder une figuration de la femme qui repousse, et provoque l'effroi de par sa castration.

Si la tête de Méduse se substitue à la figuration de l'organe génital féminin, ou plutôt si elle isole son effet excitant l'horreur de son effet excitant le plaisir, on peut se rappeler que l'exhibition des organes génitaux est encore connue par ailleurs comme acte apotropique. Ce qui, pour soi-même, excite l'horreur, produira aussi le même effet sur l'ennemi qu'il faut repousser. Chez Rabelais, encore, le diable prend la fuite après que la femme lui ait montré sa vulve.

Le membre viril érigé sert lui aussi d'apotropaion mais en vertu d'un autre mécanisme. L'exhibition du pénis - et de tous ses succédanés - veut dire : je n'ai pas peur de toi, je te défie, j'ai un pénis. C'est donc une autre voie pour intimider l'esprit malin.

Reste que pour soutenir sérieusement cette interprétation on devrait suivre la genèse de ce symbole d'horreur isolé, dans la mythologie des Grecs, ainsi que ses parallèles dans d'autres mythologies.

Bibliographie

E. Hamilton - La mythologie - Poche Marabout

E. P Dodds - Les Grecs et l'irrationnel - Champs Flammarion

C. Calane - Qu'est-ce que la mythologie grecque? - Folio

P. Diel - Le symbolisme dans la mythologie grecque - PBP